



Le plaisir de l'usage du signifiant Rubrique : Lacan sens dessus dessous

Michèle Elbaz s'entretient avec Jacqueline Dhéret

Michèle Elbaz — Merci Jacqueline Dhéret d'avoir accepté de nous parler d'une phrase de Lacan qui a particulièrement retenu votre attention.

Jacqueline Dhéret — Ce choix s'est fait en deux temps. D'abord par ma relecture de la leçon du 18 janvier 1977 du Séminaire de Lacan, où il répond à une question qu'on lui adresse à la fin de son intervention, en maniant d'une façon très subtile un signifiant qu'utilise son interlocuteur, celui de *préverbal*. C'est un terme que l'on utilise un peu trop largement à l'époque. Lacan invite les auditeurs à considérer que le préverbal, « c'est un verbal à la seconde puissance ¹ ». C'est cette remarque, que l'on peut lire dans le numéro 15 d'*Ornicar ?*, qui m'a amenée à attraper ensuite (c'est le second temps), dans un autre Séminaire de Lacan, la phrase que j'ai choisie pour aujourd'hui.

Michèle Elbaz — Oui, dans « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », il oppose même au *pré-verbal* l'*hyper-verbal*, l'*hyper-* par opposition à *pré-*, c'est dire qu'il y a non seulement du symbolique, mais aussi un au-delà de celui-ci, du côté du *faire* de l'artiste, par exemple...

Jacqueline Dhéret — En cherchant une référence dont j'avais besoin dans le Séminaire *Les Formations de l'inconscient*, je suis tombée sur une petite phrase de Lacan que j'avais dû lire de nombreuses fois et que ma lecture de la veille m'a donné à entendre d'une façon nouvelle. C'est la phrase que j'ai choisie pour notre entretien : « Ce qui prolonge l'effet du signifiant comme tel, c'est sa résolution en un plaisir propre, authentique, le plaisir de l'usage du signifiant ² ». Nous sommes en 1957. Lacan consacre son Séminaire de l'année aux formations de l'inconscient et il s'intéresse longuement à la question du mot d'esprit chez Freud. Entre 1957 et 1977, vingt ans se sont écoulés.

1. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », leçon du 18 janvier 1977, *Ornicar ?*, n° 15, été 1978, p. 9.

2. Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les Formations de l'inconscient*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 91.

Michèle Elbaz — Alors, avec le verbal comme avec le soi-disant préverbal, c'est du signifiant dont il s'agit. Comment attrapez-vous cela ?

Jacqueline Dhéret — Que dit Lacan à son interlocuteur ? Il dit que le préverbal est un terme qui circule, une évidence pour les analystes de l'époque. Lacan fait valoir, avec son expression « un verbal à la seconde puissance », qu'il n'y a pas de préverbal, qu'il n'y a pas de temps antérieur au verbal, que cela tient à la puissance verbale qu'emporte le signifiant. Le « verbal à la seconde puissance » est une interprétation, une lecture qui fait entendre et le poids des mots et les significations dans lesquelles les cliniciens peuvent trouver refuge.

Michèle Elbaz — Pensez-vous que c'est pour cela qu'il dit *laissons de côté le verbal infantin*³ ?

Jacqueline Dhéret — En effet. On ne manque pas, à l'époque, de faire feu des éléments qui alimentent la croyance dans un développement de l'enfant qui ferait norme dans le domaine de la psychologie. Je retiens aussi la manière qu'a Lacan de le dire à son interlocuteur : il ne lui fait pas la leçon.

Michèle Elbaz — Donc, il privilégie la logique qui est à l'œuvre plutôt que la chronologie chez l'enfant ?

Jacqueline Dhéret — Oui, il privilégie la logique, mais il souligne aussi qu'il y a un plaisir propre à l'usage du signifiant. Il y a à la fois ce que le signifiant articule et la possibilité d'un maniement du signifiant qui donne à entendre un au-delà des significations qui ne sont pas figées. J'aime beaucoup l'expression *du prolongement d'un plaisir propre, authentique...*

Michèle Elbaz — Elle est très belle, parce qu'elle indique immédiatement – je ne sais pas si vous seriez d'accord – le *pour soi* du signifiant. D'ailleurs, il en passe par la question du besoin et de la demande. C'est-à-dire que dans la demande, il y a le *pour soi* du signifiant – pour le signifiant lui-même, au-delà de la satisfaction du besoin.

Jacqueline Dhéret — C'est très juste. Le signifiant vient de l'Autre, mais le « pour soi » que vous évoquez est toujours une appropriation singulière. Le signifiant attrape le sujet, qui, en retour, en attrape quelques-uns. L'inconscient est articulation signifiante, nous sommes du côté de la logique, que Lacan met en œuvre, qu'il déplie très longuement dans ce Séminaire sur les formations de l'inconscient, pas sans faire valoir une petite touche, un peu autre.

Michèle Elbaz — Oui, la touche est du côté de la surprise, de la contingence.

Jacqueline Dhéret — Le titre du Séminaire de Lacan en 1976-1977, dont j'ai évoqué la première leçon, est « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre ». Évidemment, on est plus proche de l'écriture joycienne que du mot d'esprit sur lequel Lacan a travaillé vingt ans

3. Cf. Lacan J., Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu... », leçon du 18 janvier 1977, *Ornicar ?*, op. cit., p. 9.

auparavant. Ce qui m'a retenue dans cette remarque de Lacan est son intuition d'un « pour soi », pour reprendre votre expression, qui inclut dans la langue du sujet, une dimension de jouissance dont il fait usage, dont on peut faire usage dans le maniement de l'interprétation.

Michèle Elbaz — Et on est là au-delà de la demande, dans cette « seconde puissance » qu'atteste le mot d'esprit.

Jacqueline Dhéret — Oui. J'ai relu le long travail de Freud *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* et ce que Lacan en dit dans le Séminaire qui abrite la petite phrase que j'ai choisie. J'ai demandé à mon collègue Jérôme Lecaux, qui parle parfaitement l'allemand, ce qu'il pense de la traduction du terme *geistreiches wort* dont Freud fait usage. Il m'a répondu qu'à son avis, on devrait substituer au terme de *mot*, celui de *parole*. Littéralement, *geistreiches wort* veut dire *une parole pleine d'esprit*. La réflexion de Freud fait part de l'étonnement qui est le sien, lui qui essaie d'élaborer sa théorie de l'inconscient. Il est intrigué par le fait qu'il y a des paroles pleines d'esprit qui réjouissent à plusieurs – c'est l'autre élément. Il interroge les ressorts de l'humour, le calembour, la blague. Ce n'est pas ce que va retenir Lacan.

Michèle Elbaz — Il s'éloigne du jeu avec les mots, pour aller dans le sérieux du plaisir, de la production d'un signifiant.

Jacqueline Dhéret — On peut dire qu'il aperçoit quelque chose que Jacques-Alain Miller a souligné souvent, et que je trouve extrêmement subtil à le signifier en ces termes. On peut manier la langue, la tordre, lui donner « un petit coup de pouce⁴ », comme Lacan le dit dans son Séminaire *Le Sinthome*. Quand Lacan reprend en 1957 le travail de Freud, il ne s'intéresse pas à la technique du mot d'esprit, à sa fabrique – c'est quelque chose qui était très prisé jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Freud, lui-même, se détache des aspects techniques qui intéressent la linguistique au fil de ses élaborations.

Michèle Elbaz — Tout à fait. Il y a d'ailleurs des interprétations, dans le Séminaire V, du côté de la centralité du non-sens, puis Lacan va plus loin que ça et le rejette.

Jacqueline Dhéret — Du point de vue analytique, c'est ce qu'on avait déduit du livre de Freud, malgré les subtilités qu'il contenait. On en avait extrait une définition : le mot d'esprit, entre sens et non-sens.

Michèle Elbaz — Lacan dit : *Quittons ça !*

Jacqueline Dhéret — En effet. Il dit que *le passage du sens dans le mot d'esprit est frappé par le non-sens*⁵... Ce n'est pas la question de l'implicite qu'il souligne, mais ce « qui à cet

4. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 133.

5. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les Formations de l'inconscient*, *op. cit.*, p. 85.

instant nous étourdit et nous sidère⁶ ». Il met l'accent sur le moment de sidération qui anticipe le plaisir.

Michèle Elbaz — J'ai compris que c'est cela qu'il relègue au profit d'autre chose. Il dit qu'il s'agit de « répudier le terme de non-sens⁷ », que même Freud lui-même a récusé.

Jacqueline Dhéret — Son intervention est radicale. Il souligne qu'il y a, dans l'instant où le mot d'esprit surgit, quelque chose qui étourdit, qui laisse un peu sidéré. Quelque chose de fugitif est impliqué dans le jeu verbal.

Michèle Elbaz — Vous êtes bien d'accord qu'il va plus loin que ça... Ce n'est pas de l'ordre du non-sens, c'est de l'ordre de la surprise, d'une contingence qui parle du locuteur.

Jacqueline Dhéret — Tout à fait. Freud part de *Reisebilder* d'Heinrich Heine qui a éveillé son attention, plus précisément de ce moment où le pauvre chirurgien, buraliste, pédicure – on est déjà dans quelque chose de drôle, c'est le moins que l'on puisse dire –, assis à côté de Rothschild, se sent traité par lui de façon « famillonnaire ». Freud s'intéresse à la trouvaille langagière du pauvre buraliste à partir d'un point de vue qui interroge l'inconscient. Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose-là qui peut nous aider à avancer sur ce que nous pouvons, non pas comprendre, mais entendre de ce qui est à l'œuvre dans l'inconscient ?

Michèle Elbaz — Pourquoi y a-t-il cet effet comique ?

Jacqueline Dhéret — Pour Freud, le caractère spirituel du mot d'esprit ne réside pas dans la pensée, mais dans ce qui tient à la langue. Un néologisme (Freud ne dispose pas de ce terme) peut déclencher l'hilarité. Une création langagière qui s'émancipe du code, de l'énoncé et du message, mais qui néanmoins, et c'est le cas du mot d'esprit, fait sens commun.

Michèle Elbaz — L'usage émancipé du code, comme vous dites, libère une satisfaction du signifiant comme tel...

Jacqueline Dhéret — Vous avez raison d'utiliser le terme de *satisfaction*, là où Freud parle de « plaisir partagé ». Le terme de *satisfaction* est beaucoup plus proche de ce que tente de dire Lacan. Freud, lui-même, parle du matériel expressif de la langue. On n'est donc pas simplement du côté de l'implicite, mais dans un matériel expressif, le « verbal à la seconde puissance ».

Michèle Elbaz — De *matériel* à *motériel*, il n'y a qu'un pas.

Jacqueline Dhéret — Oui, « motérialisme⁸ » est le néologisme que Lacan emploie par la suite. Dans le Séminaire de 1957, Lacan est centré sur la question de la logique. À un moment

6. *Ibid.*, p. 86.

7. *Ibid.*

8. Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme », *La Cause du désir*, n°95, avril 2017, p. 13.

donné, Freud dit : « je lâche l'aspect technique », ce n'est pas pour la psychanalyse, *les autres veulent expliquer l'effet du mot d'esprit par la technique, ce n'est pas ce qui m'intéresse.*

Michèle Elbaz — Ce que la linguistique a pris en charge, à l'occasion...

Jacqueline Dhéret — D'où l'intérêt de reprendre ces travaux. Ce qui intéresse la psychanalyse, c'est la jouissance de la rime en tant qu'elle est inattendue, en tant qu'elle ouvre une nouvelle porte. Ce n'est pas qu'elle soit poétique, c'est plutôt qu'elle surgit. C'est le *plaisir de l'absurde* dont parle Freud, dont les enfants ont un maniement involontaire – ce que Lacan reprend dans son texte.

Michèle Elbaz — D'ailleurs, Lacan s'éloigne effectivement de la question de l'enfant, du langage chez l'enfant pour témoigner de deux effets du signifiant : par la demande à l'autre comme telle, il y a ce prolongement où le signifiant n'est pas identique à l'objet du besoin et où il y a l'exercice du signifiant comme tel, le plaisir de son usage...

Jacqueline Dhéret — C'est ce qu'il développe dans ce Séminaire... On n'est pas du côté du développement de l'enfant. On est au-delà de ce que Lacan travaille par ailleurs dans ce Séminaire : le sujet reçoit de l'Autre « son propre message sous une forme inversée⁹ ».

Michèle Elbaz — *Quid* de ce message inversé à notre époque ?

Jacqueline Dhéret — Nous vivons une époque où nous avons affaire à un Autre anonyme qui rejette l'aliénation signifiante. Le mot devrait renvoyer à la chose. Le message doit être transparent. Nous sommes au cœur du thème des 52^e Journées de l'École de la Cause freudienne¹⁰, de l'idée selon laquelle la transparence du message dirait l'être du sujet. Cette injonction porte chacun à s'identifier au vide d'une question qui ferait de chacun des désabonnés de l'inconscient. Il faudrait remplir ce vide par un mot, une formule. Fin de la question. On est bien loin du mot d'esprit dont on peut dire qu'avant la découverte freudienne il témoignait des mystères de l'inconscient.

Michèle Elbaz — On voit la vacuité quand même, là, de cette impasse...

Jacqueline Dhéret — On voit que ça ne marche pas dès lors que chacun est prié de mettre dans son assiette des significations, des messages imaginaires par lesquels il serait parlé. La psychanalyse contrarie cela. Un symptôme apparaît : on voit se propager aujourd'hui ce que les communicants appellent le *marketing ludique*, c'est-à-dire une tendance à vouloir manipuler les pouvoirs de l'image en les associant à des slogans qui favoriseraient la double interprétation par l'euphonie. Je ne prends pas d'exemple, mais j'invite le lecteur à se

9. Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 298. Et cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les Formations de l'inconscient*, *op. cit.*, p. 133.

10. « Je suis ce que je dis. Dénis contemporains de l'inconscient », 52^e Journées de l'École de la Cause freudienne, 19 & 20 novembre 2022, en visioconférence, inédit.

promener dans des quartiers commerçants pour le constater. On parle de publicités créatives qui cherchent l'accroche irrésistible en fabriquant des jeux de mots.

Michèle Elbaz — Leur façon métonymique de rimaitter fait fermeture.

Jacqueline Dhéret — C'est bien dit.

Michèle Elbaz — C'est une « bien-pensance » gratuite, un peu comme au XVIII^e siècle d'une certaine façon ?

Jacqueline Dhéret — Sauf qu'au XVIII^e on avait l'idée d'une jouissance partagée, qui faisait communauté. Cela s'inscrivait dans un discours.

Michèle Elbaz — Oui. En tout cas, ça n'a rien à voir avec l'invention d'un sujet. À ce propos, Philippe De Georges, quand il est venu parler dans le cadre du séminaire des échanges à la librairie Mollat, a indiqué qu'il y avait une différence entre suggérer (dès que l'on parle, on suggère) et suggestionner¹¹. Vous, vous parlez du versant où il s'agit de suggestionner.

Jacqueline Dhéret — Oui. On peut en faire un symptôme moderne, mais pour cela il faut l'interprétation de la psychanalyse et notre orientation. J'apprécie cette distinction entre *suggérer* et *suggestionner*. C'est en repérant les pouvoirs de la suggestion, portés par le signifiant, que Freud a fait l'hypothèse de l'inconscient.

Michèle Elbaz — Et c'est au nom de cela qu'on voulait nous interdire de pouvoir rencontrer un sujet trans et lui demander d'en dire un peu plus¹².

Jacqueline Dhéret — Exactement.

Michèle Elbaz — Ce serait déjà une suggestion, ça viendrait ouvrir une brèche par le transfert en jeu.

Jacqueline Dhéret — C'est un point assuré, un véritable repère quant au statut de la parole dans la psychanalyse qui vise, non à suggestionner, mais à faire des progrès dans la langue. La langue est ouverte au changement. J.-A. Miller a pu dire que dans une analyse on parie sur la langue. On manœuvre pour que l'inconscient s'adresse à l'analyste et on avance dans le malentendu, parce que personne ne sait ce que veut dire *un signifiant pour un autre signifiant* – je fais là une référence au Séminaire XVI de Lacan. La parole est porteuse de sens, puisqu'elle suggère, mais pas seulement : elle fait aussi entrer dans un style d'écriture qui

11. Cf. De Georges P., « Notre praxis de la psychanalyse : états des lieux », conférence organisée dans le cadre du séminaire des échanges, Bordeaux, 7 mai 2022, disponible sur YouTube : [partie 1](#) ; [partie 2](#) ; [partie 3](#).

12. Cf. Miller J.-A., in Miller J.-A. & alii, « Zoom sur *Lacan Redivivus*. Conversation à la librairie Mollat », *La Cause du désir*, n° 111, juillet 2022, p. 77, [disponible sur Cairn](#) : « L'École de la Cause freudienne s'est mobilisée contre un projet de loi qui aurait proscrit – et transformé en délit – la possibilité d'émettre une réserve concernant la transition. Il a fallu rajouter un amendement pour que les thérapeutes aient le droit de questionner le sujet sur ce qu'il vise à travers sa transition. »

enchaîne les signifiants, et c'est ce que Lacan travaille dans ce Séminaire de 1957. Un signifiant, du fait de sa connexion avec un autre, devient porteur d'une signification. De ce côté, il n'y a pas de nouveauté, c'est toujours le même qui insiste – c'est ce que Lacan découvre avec la répétition. En analyse, la parole fait apparaître des traits signifiants qui conditionnent des choix d'objet. C'est ce qu'amène Lacan quand il travaille ce texte de Freud sur le mot d'esprit en faisant valoir que la surprise est consubstantielle au désir.

Michèle Elbaz — C'est ça...

Jacqueline Dhéret — C'est toujours un signifiant banal, qui ne vaut que pour un, un « pour soi », qui prescrit les identifications. Marque de quelque chose qu'on ne peut pas éliminer, qui est du registre de l'impossible et dévoile un peu de sens. Lacan nous amène une lecture du peu de sens en question, qui ne se referme pas sur la définition retenue par les postfreudiens, entre sens et non-sens. Ce que J.-A. Miller reprend dans son enseignement quant à l'équivoque que Lacan fait entendre entre jouissance et *joui-sens* – « le sens joui [...] sert à oublier l'être de la jouissance¹³ » – est essentiel. *Lalangue* ne va pas dans le sens de l'« élucubration de savoir¹⁴ » de l'inconscient.

Michèle Elbaz — Donc, il y a le facteur qui jouxte la phrase que vous avez prélevée dans le Séminaire V : le facteur surprise, que vous avez signalé. Et ce que vous dites me fait penser de biais à cette phrase éclairante de Lacan qui dit qu'une surprise n'est ni bonne ni mauvaise, mais heureuse, car c'est « une rencontre », c'est-à-dire « quelque chose qui [...] vient de vous »¹⁵... la surprise du signifiant nouveau ; du côté de la passe, il surgit et peut être apparenté à un *Witz*, *hors sens* mais pas *non sens*, et qui satisfait. Qu'en pensez-vous ?

Jacqueline Dhéret — C'est une façon astucieuse et éclairante de le dire. Cette phrase de Lacan donne à entendre qu'on peut résoudre la répétition en jeu dans le symptôme à partir des Uns qui se répètent, ceux de l'identification. Là, je m'appuie sur l'enseignement de J.-A. Miller et sur la conférence *La Troisième*¹⁶ de Lacan. La jouissance s'attache au trait. Il y a la jouissance à dire, qui s'attache au trait qui peut se déchiffrer – pour une part seulement. Lacan considère que ce n'est pas de ce côté-là que la répétition se résout. Avec de la banalité, on peut faire *Witz* ; un *Witz* qui s'entend dans la langue commune, mais qui n'appartient qu'à un sujet. On peut jouer de cette astuce pour dire quelque chose de sa jouissance personnelle, qui, bien que pour une part éclaircie, entamée, reste obscure.

Michèle Elbaz — Alors, qu'est-ce que vous diriez de l'équivoque, là ?

Jacqueline Dhéret — Cela joue de l'équivoque d'une façon astucieuse. Cela joue de l'équivoque pour défaire le trop de sens qui pourrait nous empêcher d'entendre ce dont il

13. Miller J.-A., « Nous sommes poussés par des hasards à droite et à gauche », *La Cause freudienne*, n°71, juillet 2009, p. 71, [disponible sur Cairn](#).

14. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 127.

15. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 11 février 1975, inédit.

16. Lacan J., *La Troisième*, in Lacan J. *La Troisième* & Miller J.-A., *Théorie de lalangue*, Paris, Navarin, coll. La Divina, 2021, p. 7-49.

s'agit quand nous sommes du côté de la psychanalyse. C'est un *mi-dire* de la vérité, ce pourquoi d'ailleurs Lacan a su si bien jouer de la bévue, du néologisme. Le *Witz* n'est pas mot d'esprit – bien qu'on puisse dire qu'il y est apparenté. Par exemple, avec le terme de *sinthome*. Lacan joue sur la phonation, il incorpore une nomination, celle de saint Thomas d'Aquin (quelqu'un à qui nous devons beaucoup), il introduit ce nom propre dans ce terme si banal dans le champ de la clinique qu'est celui de symptôme.

Michèle Elbaz — En effet.

Jacqueline Dhéret — Ça secoue ce qui faisait évidence. La surprise crée du neuf. Parce que l'analyse met en mouvement la langue, elle permet des transformations qui vont faire point d'appui. Ainsi, cette trouvaille joyeuse d'une analysante, accueillie par elle comme un mot d'esprit. Cette femme catholique pratiquante est très persécutée. Elle se sent toujours martyrisée par les paroissiens de l'église dont elle dépend. Elle me dit avoir trouvé une solution à partir de l'expression « sans domicile fixe », qui parle de son égarement à elle : « J'ai trouvé ! Je suis une sans paroisse fixe. » Un *Je suis* qui fixe quelque chose, là où elle se sentait menacée de tomber dans l'abîme. Ce dire lui permet de construire un parcours : dans telle paroisse, elle va à la chorale ; dans telle autre, elle va faire les fleurs ; dans telle autre, elle participe à la prière. Elle a tout un trajet, et le cabinet de l'analyste est pris dans cette série. Ça a l'air d'être un mot d'esprit.

Michèle Elbaz — C'en est un, d'une certaine façon, mais qui dit son réel.

Jacqueline Dhéret — C'est quelqu'un pour qui le signifiant est réel. Quelle surprise cette trouvaille, pour elle et pour l'analyste !

Michèle Elbaz — Mais ce *Je suis sans* enlève-t-il quelque chose ?

Jacqueline Dhéret — Elle peut supporter une perte, ce qui est une nouveauté. Ce sujet ne sait pas où loger son être, c'est son drame. C'est pourquoi j'ai été intéressée que le travail de Lacan porte sur cette question du désir dans le Séminaire d'où j'ai extrait la petite phrase choisie pour notre entretien.

Michèle Elbaz — C'est une petite phrase qui introduit la question de la jouissance.

Jacqueline Dhéret — Oui, c'est ça, en tant qu'elle fait dépôt dans la langue.

Michèle Elbaz — Merci beaucoup Jacqueline Dhéret d'avoir ainsi complexifié et étoffé cette phrase apparemment si simple et jubilatoire de Lacan.

Jacqueline Dhéret — Nous devons à Lacan des phrases jubilatoires qui éveillent le désir et nous écartent du ronron de la pensée.

Octobre 2022